

Centenaire de l'offensive du Chemin des Dames - Aisne 1917 – 2017

Nés Crucicomtessins et présents dans l'offensive du Chemin des Dames JUTTARD Henri Diogène

JUTTARD Henri Diogène – N° matricule : 1776 – bureau de recrutement de Saintes. Classe : 1916.

Né le 15 août 1896, à La Croix Comtesse. Profession : instituteur. Domicilié : à Polignac – Charente Inférieure.

(le père était garde barrière de passage à niveaux à Vergné à la naissance d'Henri, Diogène).

Fils de feu Firmin et Marie-Louise Guilles, domiciliés à Polignac – Charente Inférieure.

Signalement : cheveux noirs – yeux châtain – front moyen et vertical – nez rectiligne – visage long, taille : 1m70.

Degré d'instruction : 4 (sait lire, écrire, compter et titulaire du brevet de l'enseignement primaire).

Armée active : incorporé à compter du 9 avril 1915. Soldat de 1^{ère} classe au 6 août 1915. Admis élève aspirant au 17 août 1915. Sergent le 1^{er} janvier 1916. Passé au 27^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais à compter du 29 février 1916.

Passé au 63^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais à compter du 1^{er} mars 1916. Passé au 66^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais à compter du 13 mai 1916. Passé au 70^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais à compter du 16 janvier 1917.

Disparu le 16 avril 1917 au secteur de Paissy (Aisne).

Par jugement déclaratif rendu par le tribunal civil de Rochefort, le 26 juillet 1921, le décès a été fixé au 16 avril 1917.

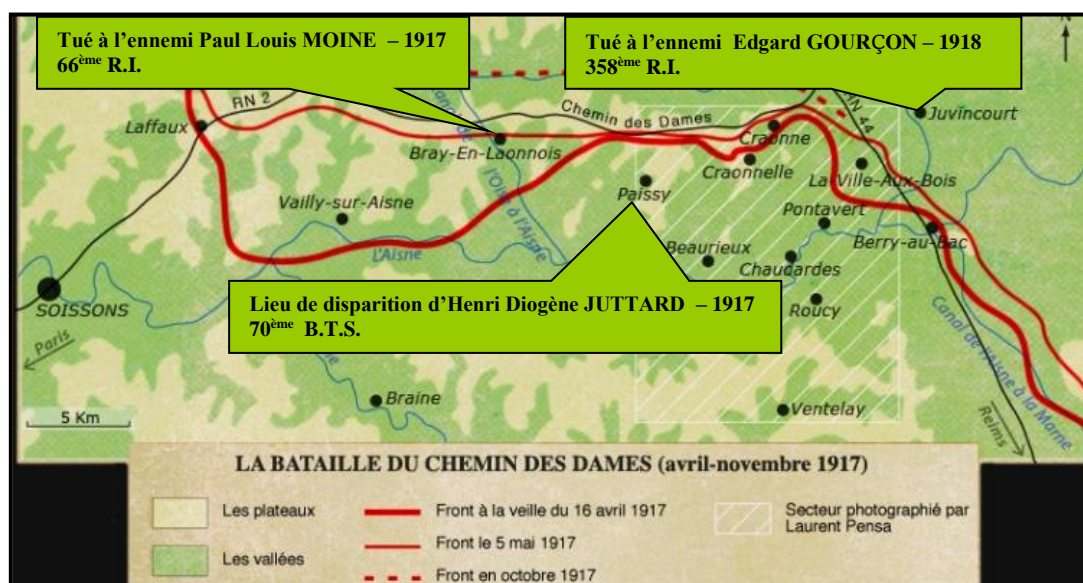
Campagne : contre l'Allemagne, du 9 avril 1915 au 16 avril 1917.

Mort pour la France, âgé de 21 ans, le 16 avril 1917, au Chemin des Dames, lors de la bataille de Paissy, Aisne.

Le Chemin des Dames - 1917

Origine de l'appellation du Chemin des Dames

Placé au cœur de l'Aisne, entre les villes de Soissons et de Laon, suivant le tracé d'une ancienne voie romaine, le Chemin des Dames doit son nom au fait d'avoir été emprunté par les « Dames de France », alors filles du roi Louis XV lorsqu'elles se rendaient au château de la Bove, appartenant à la duchesse de Narbonne, ancienne maîtresse royale.



Six mois après **Henri Diogène JUTTARD**, **Paul Louis Antonin MOINE** est tué à l'ennemi, le 11 octobre 1917 (lire ci-après) et sera acté en qualité de Mort pour la France, âgé de 21 ans, par les autorités militaires.

C'est sur ce même théâtre d'opérations que fut également tué, l'année suivante, le soldat **Edgard Albert GOURÇON**, né à La Croix Comtesse, le 15 février 1896, soldat au 358^{ème} RI, mort pour la France, âgé de 22 ans, le 25 avril 1918, tué à l'ennemi, à Juvincourt, Aisne (porté au fronton du monument aux morts de La Croix Comtesse).

L'offensive commencée le 16 avril 1917 ne cessera que le 24 octobre de la même année.



Cette photographie illustre ce que fut l'engagement lors de la bataille de Paissy, lieu où disparu le soldat Henri Diogène JUTTARD, natif de La Croix Comtesse, du 70^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais. Les photographies suivantes, prises au chemin des Dames, démontrent avec réalité le pilonnement de l'artillerie allemande sur l'infanterie française. La bataille du Chemin des Dames a débuté le 16 avril 1917. Les Allemands sont présents sur le plateau depuis septembre 1914.

De tous les villages situés sur la ligne de front constituant le Chemin des Dames, Craonne en fut le plus symbolique. Les assauts menés par l'infanterie française, à cet endroit, sous le commandement très

contesté du général Nivelle, ont donné naissance aux mutineries et à la création de la célèbre chanson sur les sacrifiés de Craonne.

Le plan d'attaque prévoit une concentration maximale de forces sur 30 Km de front, mais il ne tient pas compte du terrain qui est très défavorable. Les troupes françaises devaient se lancer à l'assaut de pentes fortifiées.

Les conditions météorologiques au commencement de l'offensive sont terribles. Il fait très froid et il neige le jour du 16 avril, la terre est boueuse, elle se dérobe sous les pieds et les soldats ne cessent de tomber.

Combien parmi eux avaient 20 ans cette année là... La photographie (à gauche) ci-dessous fut prise lors d'un assaut donné au Chemin des Dames, sur le plateau de Californie. On y constate bien les impacts de l'artillerie allemande sur les soldats français donnant l'assaut. Il leur fallait passer le rideau constituant le point d'impact des obus ennemis. Cette photographie démontre également la raison pour laquelle énormément de soldats furent déclarés disparus. Le combattant se trouvait désintégré si un obus tombait à ses pieds, ce qui actera la mention de : « disparu » sur la fiche établie par les autorités militaires attestant la qualité de : « Mort pour la France ». Il va s'en l'écrire que la mort n'a pas fauché que la jeunesse de notre pays. Elle a touché deux générations sur les mêmes théâtres d'opérations puisque la mobilisation générale du 1^{er} août 1914 a nécessité l'appel d'hommes âgés de 20 à 45 ans.

Le cliché de droite montre un brancardier identifiant les cadavres et récupérant les plaques d'identité militaire Certains soldats seront, dans un premier temps, déclarés disparus, faute d'éléments d'identifications.



Henri Diogène JUTTARD après avoir été admis élève aspirant fut détaché au centre de Joinville, le 8 août 1915.

Il est promu au grade de sergent, le 1^{er} janvier 1916, lors de sa mutation au 27^{ème} régiment de tirailleurs sénégalais. Après diverses affectations, il incorpore le 70^{ème} régiment de tirailleurs sénégalais à la date du 16 janvier 1917. Ce régiment sera dirigé sur le Chemin des Dames.

On ne connaît pas à ce jour précisément le nombre de combattants morts au Chemin des Dames entre 1914 et 1918.

Les estimations disponibles concernant ce nombre de combattants (de toutes nationalités) tués au Chemin des Dames oscillent entre 100 000 et 200 000, 14 000 disparus, 198 260 déclarés hors combats.

Tirailleurs sénégalais au repos, lors de la guerre 14/18

Ces regards nous interrogent...



Historique du 70^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais

Débarqué à Fréjus le 21 avril 1916, le 3^{ème} bataillon du 57^{ème} régiment colonial devient le 70^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais, deux jours plus tard. Son premier commandant est le chef de bataillon Delettre.

Extrait du Journal de marche du 70^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais : «Avril 1917 :

- 10 avril : le bataillon quitte le camp pour aller cantonner à Dravigny. Arrivée à 22h.
- 12 avril : départ de Dravigny pour Révillon.
- 15 avril : séjour aux tranchées.
- 16 avril : à l'heure H (6 heures), le bataillon sort de la parallèle. 1^{ère} et 2^{ème} compagnies en première ligne. 3^{ème} compagnie en soutien. 4^{ème} compagnie en liaison et ravitaillement. Il est soutenu à droite par le 2^{ème} RIC (*NB : régiment d'infanterie coloniale*) et à gauche par le 5^{ème} RIC. Se portant en avant, le bataillon s'empare des trois premières lignes allemandes, qu'il dépasse, et à 7 heures, il arrive au point 7320 (jonction des boyaux de Trêves et de Juliers), à proximité de la tranchée de Sadowa, occupée encore par l'ennemi.

L'offensive du 16 avril sur l'Aisne a montré que, s'il avait fait moins froid, si l'approvisionnement en munitions avait été assuré, et surtout si les Sénégalais avaient été appuyés à droite, à gauche et à l'arrière, ils n'auraient pas lâchés le terrain conquis. Il suffit de prendre une carte et de voir où se trouve la jonction des boyaux de Trêves et de Juliers (7320) pour se rendre compte que les Sénégalais sont allés le plus loin en cette région et qu'ils y sont restés le plus longtemps. Les Sénégalais ont été remarquables au cours de cette journée. Aucun obstacle ne les a arrêtés. Ils n'ont abandonné le combat le 17 que, vaincus par le froid, privés de munitions et parce qu'ils n'étaient plus soutenus. Tirailleurs et gradés ont rivalisé d'entrain et d'énergie au cours de cette journée.

Au combat du 16 avril, le bataillon a eu les pertes ci-après détaillées. Il faut ajouter à ces pertes, 298 évacuations d'Indigènes pour maladie ; sur ce chiffre, 118 pour pieds gelés.

En 1917, le nouveau général en chef de l'Armée française, Robert Nivelle – il a remplacé en décembre 1916 le maréchal Joffre – décide de continuer une tactique qui pourtant n'a pas été couronnée de succès au cours des offensives de 1914 et de 1915 (la bataille de l'Argonne dans la Marne laisse 135.000 Français hors de combat) : concentrer en un espace réduit un maximum de régiments et après un bombardement intense, attaquer baïonnette au canon ! Normalement, les fantassins n'ont plus qu'à avancer, précédés d'un feu roulant d'artillerie...

Près de 850.000 soldats français, soit 61 divisions d'infanterie, dont de nombreux régiments de tirailleurs algériens, marocains, sénégalais, sont positionnés dans le secteur. En face, les troupes allemandes tiennent les crêtes. Sachant qu'une action d'ampleur se prépare, elles ont reculé leur zone défensive de plusieurs kilomètres.

3h30 : les hommes de première ligne se réveillent, se préparent et avancent jusqu'aux lignes ennemies

6h : l'offensive est lancée. Les hommes sautent les parapets et gagnent les premières lignes. L'assaut du côté français est donné le 16 avril à 6 heures du matin.

7h : selon le député Jean Ybarnégary : « La bataille a été livrée à 6 heures, à 7 heures, elle est perdue ». Un peu partout sur le front, les hommes se rendent compte que l'avancée n'est pas aussi rapide que prévue. En effet les hommes qui se sont lancés à l'assaut, échouent contre des deuxième lignes très peu entamées par les bombardements. Ils sont de plus pris en enfilade par des nids de mitrailleuses cachés et sont même parfois pris à revers par des soldats allemands qui sortent des souterrains comme à Hurtebise. En effet le terrain est très favorable aux défenseurs : situation en surplomb, réseau de souterrains desservant carrières souterraines (les creutes) et abris bétonnés, alors que les assaillants ne peuvent pas se protéger, doivent grimper une pente souvent raide, progressant sur un sol très instable. Les pertes sont considérables parmi les troupes qui faisaient partie de la première vague d'assaut. Le soldat Paul Clerfeuille note ainsi dans son journal : « la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé ». La 10^e division d'infanterie coloniale qui s'élance sur Hurtebise est aussi décimée : les pertes s'élèvent à 150 officiers et 5 000 soldats dont la moitié étaient des tirailleurs sénégalais.

9h : à l'est du Chemin des Dames, les chars d'assaut sont engagés dans le secteur de Berry-au-Bac, mais cette première intervention des chars dans l'Armée française est un échec cuisant : sur 128 chars engagés, 57 sont détruits, 64 sont tombés en panne ou sont enlisés. En effet, ces chars sont lourds, lents (4 km/h) et restent souvent prisonniers d'un terrain marécageux. Ce sont donc des cibles faciles pour l'artillerie, d'autant plus que le réservoir d'essence placé sur le côté n'est pas protégé. Les pertes là aussi sont lourdes : 33 officiers et 147 soldats.

14h : premier communiqué officiel : « la lutte d'artillerie a pris un caractère de violence extrême pendant la nuit sur tout le front compris entre Soissons et Reims ». Il n'est pas encore question de l'offensive mobilisant plus d'un million d'hommes et qui a été lancée à 6 heures du matin. C'est que sur le terrain, la situation ne s'améliore pas. Il s'est mis à neiger et les soldats s'aperçoivent qu'ils ne progressent guère, que l'offensive est un échec. Le soldat Paul Clerfeuille écrit ainsi dans son journal : « Ordre nous est donné de creuser des trous individuels. Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions déjà avoir passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : « Ça ne va pas ! » c'était vrai. [...] le plan d'attaque du général Nivelle est raté. »

En fin de journée, les gains de terrain sont minimes : les seules avancées véritables sont en fait réalisées en contrebas du plateau entre Soupir et Chivy-lès-Étouvelles ou plus à l'est dans le secteur de La Ville-aux-Bois et celui de Loivre au nord de Reims. Ailleurs, c'est-à-dire sur le plateau du Chemin des Dames entre Cerny-en-Laonnois et Craonne, les forces françaises ont été repoussées. Les pertes en revanche sont considérables. Selon J.F. Jagielski, les pertes s'élèvent à 134 000 hommes dont 30 000 tués pour la semaine du 16 au 25 avril.

Bien que le général Nivelle ait promis que l'offensive durerait 24 heures, 48 heures maximum, elle se poursuit durant des semaines.

Après ce désastre, le général Nivelles fut relevé de son commandement et remplacé par le général Philippe Pétain. Nivelles fut muté, à titre coercitive, nommé commandant en chef des troupes française en Afrique du nord.

Consignation de la disparition du sergent, **Henri Diogène JUTTARD**, portée sur le journal de marche du 70^{ème} régiment de tirailleurs sénégalais

- Disparus.			
16 Avril 1917	7/693	Ballet	Capoul
- d ^e -	3/12/183	Juttard	Henri
- d ^e -	11/144	Benazek	Amst
- d ^e -	1719	Dallay	Kamara
- d ^e -	12176	Passiba	Koulibaly
- d ^e -	30261	Sina	Samahi
- d ^e -	8132	Foi	Bengali
- d ^e -	30226	Mamouda	Konati
- d ^e -	141	Sammi	Marsico

La toute dernière preuve de la participation au combat du soldat Henri Diogène JUTTARD est consignée en fin de rapport porté sur le journal de marche du 70^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais, pour la journée du 16 avril 1917.

Pour la journée du 16 avril, il sera dénombré : 21 tués dont 15 sénégalais, 20 blessés sénégalais et les disparus seront au nombre de 38, dont 35 sénégalais.

Par jugement déclaratif rendu par le tribunal civil de Rochefort, le 26 juillet 1921, le décès de Henri Diogène JUTTARD, a été fixé au 16 avril 1917, jour de sa disparition.

Autre témoignage sur cette journée exprimé par le Souvenir Français :

Le 70^{ème} tirailleur sénégalais au Chemin des Dames :

L'offensive est lancée le 16 avril 1917, à 6h00, (le sergent Juttard a 20 ans). Dès le départ, c'est un échec cuisant. Les hommes sortent des tranchées, montent sur le parapet et sont de suite fauchés par les mitrailleuses ennemies qui n'ont pas été atteintes par l'artillerie française. De plus, surplombant nos régiments, les troupes du Reich ont beau jeu de tirer sur les fantassins, « comme à la foire ». C'est un désastre. Dans la semaine du 16 au 25 avril 1917, près de 134.000 Français perdent la vie sur ce champ de bataille. Sur les 15.000 Africains engagés, plus de 6.000 meurent durant la seule journée du 16 avril.

En avril 1917, l'offensive lancée au Chemin des Dames, par le général Nivelles, se solde par un échec meurtrier. Face à l'entêtement de l'état major qui souhaite poursuivre cette offensive, des mutineries éclatent et le refus de monter au front se généralise.

De ce refus naîtra la chanson de Craonne qui comporte 5 couplets et 5 refrains.

Extraits :

Adieu la vie, adieu l'amour
 Adieu toutes les femmes
 C'est bien fini, c'est pour toujours
 De cette guerre infâme
 C'est à Craonne sur le plateau
 Qu'on doit laisser sa peau
 Car nous sommes tous des condamnés
C'est nous les sacrifiés

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance
 Pourtant on a l'espérance
 Que ce soir viendra la r'lève
 Que nous attendons sans trêve
 Soudain dans la nuit et le silence
 On voit quelqu'un qui s'avance
 C'est un officier de chasseurs à pied
 Qui vient nous remplacer
 Doucement dans l'ombre sous la pluie qui tombe
 Nos pauvres remplaçants vont chercher leurs tombes

MOINE Paul Louis Antonin

Né le 2 septembre 1896, à La Croix Comtesse, profession : cultivateur. Domicilié : Le Cormenier (Deux Sèvres).

Fils de Victor et de Flavie Alexandrine Honorine Romefort. Domicilié à Le Cormenier (Deux Sèvres).

N° matricule : 232. Classe : 1916.

Incorporé à compter du 10 avril 1915, au 66^{ème} régiment d'infanterie, arrivé au corps, le 10 avril et soldat de 2^{ème} classe, ledit jour.

Passé au 136^{ème} régiment d'infanterie, le 3 octobre 1916.

Campagne : contre l'Allemagne, du 10 avril 1915 au 12 octobre 1917.

Tué à l'ennemi, le 11 octobre 1917, au combat de Bray-en-Laonnois (Aisne).

Mort pour la France, âgé de 21 ans.



L'un des lieux de bataille du Chemin des Dames

Cette photographie démontre ce que fut le carnage de cette bataille. Pas un mètre carré de ce territoire ne fut pas atteint par le pilonnage des artilleries en présence. On réalise aisément ce que l'état civil militaire a qualifié de : « disparu ». Le plateau de Californie domine le village de Craonne.

A partir de septembre 1914, les Allemands contrôlent le village de Bray-en-Laonnois, qui devient un élément important de leur dispositif, et le fortifient. Bray-en-Laonnois fut entièrement détruit par les salves d'artillerie qui ont précédé l'offensive Nivelles. Le site passa aux mains françaises après une avancée laborieuse dans le vallon, fin avril 1917,

puis redevint allemand entre mai et octobre 1918.

Ce village sera repris par les troupes italiennes, et ce, jusqu'à l'armistice de novembre 1918.

(*Historique du 136^{ème} RI (Anonyme, imprimerie Oberthure, 1920), numérisé par Anthony Vérove*)

Tués aux combats de Cerny, Bray-en-Laonnois
Bataille du Chemin des Dames

Officier : 1

Sous-officiers : 10

Caporaux : 10

Extrait de la liste des soldats tombés :

Soldats : 59

Mouset Gaston

Moine Paul

Morin Eugène

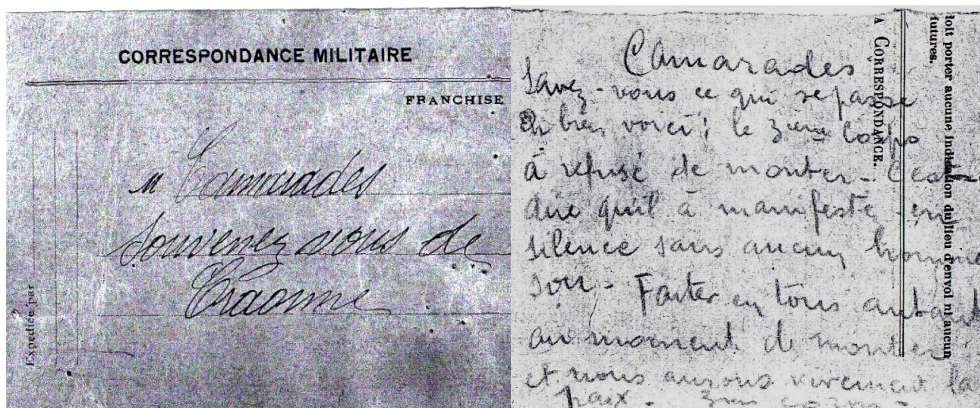
Liste des poilus nés Crucicomteessins dont les unités ont participé aux deux grandes batailles que furent Verdun (1916) et le chemin des Dames (1917).

<p>Blay Alfred : 151^{ème} régiment d'infanterie. Casernement ou ville de regroupement : Verdun. 1916 : engagé dans les affrontements de Verdun (mars : <i>carrière d'Haudromont, bois Navé, avril-mai, Mort-Homme</i>). 1917 : engagé dans les affrontements du chemin des Dames (<i>Le Choléra, Berry-au-Bac</i>).</p>
<p>Bordier Pierre : 18^{ème} régiment d'infanterie. Casernement ou ville de regroupement : Pau et Saint-Jean-Pied-de-Port. 1916 : engagé dans les affrontements de Verdun (mai : <i>Douaumont</i>). 1917 : engagé dans les affrontements du chemin des Dames (<i>Craonne, plateau de Californie</i>).</p>
<p>Cailleau Louis Joseph : 7^{ème} régiment infanterie territorial. Casernement ou ville de regroupement : Saint-Omer, Calais, Boulogne-sur-Mer, 1^{ère} région militaire. 1916 : engagé dans les affrontements de Verdun (avril août : <i>bois de Brocourt, fort de Souville et de Belrup, tunnel de Tavannes, fontaine-de-Tavannes</i>). 1917 : engagé dans les affrontements du chemin des Dames (<i>Chauny, Tergnier</i>).</p>
<p>Chaussat Raoul : 6^{ème} régiment d'infanterie. 1915 : de janvier à juin au chemin des Dames ; Craonne, Venderesse et Passy Casernement ou lieux de regroupement : Saintes et Oléron. 1916 : engagé dans les affrontements de ; Verdun (mai à juillet : <i>côte 287, cote 304 puis Verdun, cote 304, de juillet à octobre</i>).</p>
<p>Gauvin Clément : 4^{ème} bataillon de chasseurs à pied. Casernement en 1914 : Saint-Nicolas-de-Port. 1916 : engagé dans l'affrontement de : Verdun (février-mars : <i>Souville, bois de Vaux, Bezonneau, bois de la Vauche, bois de la Caillette puis bois Camard, cote 304, en avril</i>). 1917 : engagé dans les affrontements du ; chemin des Dames (mai : <i>secteur de Bray-en-Laonnois, bois du drapeau, tranchées de l'Anse, ferme Froidmont, la bascule</i>). Mort pour la France, le 11 juin 1918, au Nord-est de Méry – Oise.</p>
<p>Gauvin Ludovic : 24^{ème} régiment d'infanterie. Casernement ou lieu de regroupement sont Paris, Aubervilliers (fort) et Bernay. 1916 : engagé dans l'affrontement de ; Verdun (avril-juin : <i>Vaux, tunnel de Tavannes, bois de la Caillette</i>). 1917 : engagé dans les affrontements du chemin des Dames (mai-juin : <i>ferme Certeaux, Hurtebise, plateau de Californie puis creute du dragon</i>).</p>
<p>Gourçon Firmin : 24^{ème} régiment d'artillerie de campagne. Casernement ou lieu de regroupement : La Rochelle, batteries de 75 (48 canons). 1916 : engagé dans l'affrontement de Verdun (mai : <i>Vaux, Douaumont, Thiaumont, L'Hôpital, Tavannes</i>). 1917 : engagé dans les affrontements du chemin des Dames, (avril : <i>la Courtine puis vallée d'Oulches, face au plateau de Vauclerc, mai : plateau des casemates, Craonne</i>).</p>

Le chemin des Dames fut un front permanent, mais la bataille nommée Chemin des Dames s'est déroulée du 16 avril au 24 octobre 1917. Des combats sporadiques avant et après ces dates occasionnèrent de nombreux tués à l'ennemi.

Des soldats, lors de l'offensive du chemin des Dames, notamment à Craonne (1917), ont refusé de donner l'assaut. Non pas qu'ils furent traités à la patrie, mais pour l'humanitaire raison qu'ils considéraient monstrueux de voir mourir des centaines de soldats pour un gain de quelques de mètres, reperdu dès le lendemain. Les fusillés pour l'exemple furent, non pas réhabilités, mais réintégrés dans la mémoire collective, lors du 80^{ème} anniversaire de la bataille, par le 1^{er} ministre Lionel Jospin, à l'occasion de sa visite au Chemin des Dames (seule et unique visite depuis 1917).

Deux tracts anonymes des mutins de 1917 (*Archives de l'armée de terre André Loez – Dossier pédagogique pour une visite au Chemin des Dames*).



Texte : *Camarades, savez-vous ce qui se passe eh bien voici : le 3^{ème} corps a refusé de monter, c'est-à-dire qu'il a manifesté en silence sans aucun homme sou (saoul).*

Faites-en-tous autant au moment de monter et nous aurons vivement la paix. 3^{ème} corps.

Dans le secteur du Chemin des Dames, comme sur l'ensemble du front occidental, on a procédé à partir de 1919-1920 au regroupement des sépultures de la guerre.

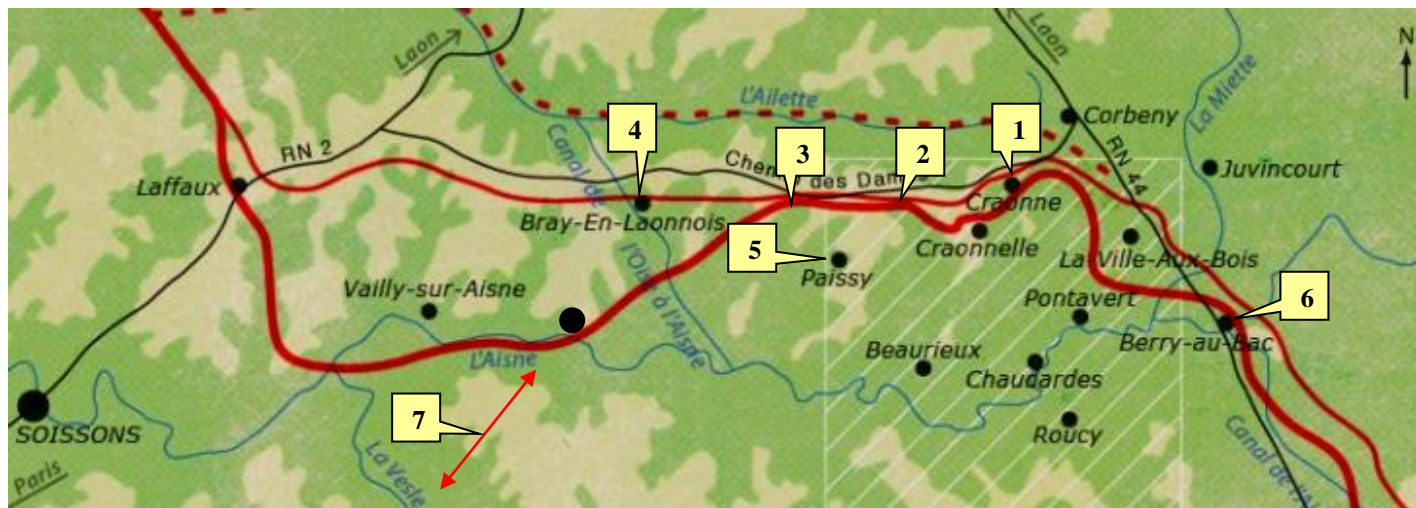
Les tombes isolées, mais aussi les cimetières provisoires, en particulier ceux aménagés par les Allemands pendant la guerre où avaient été enterrés des combattants de toutes nationalités, ont été remplacés par des cimetières par nationalité. Dans le même temps, était accordée aux familles françaises la possibilité d'exhumer les corps de leurs défunts morts pour la France. Cette restitution aux frais de l'Etat a concerné environ 20 % des morts français enterrés au Chemin des Dames.

De nombreux cimetières communaux conservent cependant une ou plusieurs tombes de soldats français ou britanniques. Seulement la moitié environ des morts des cimetières du Chemin des Dames ont pu être identifiés, reposant le plus souvent dans des tombes individuelles. Les autres sont inhumés dans des ossuaires où des tombes collectives (Site : Chemin des Dames – Le mémorial virtuel).

Offensive du Chemin des Dames

Avril-Novembre 1917

Positions des régiments dans lesquels étaient affectés certains appelés ou rappelés, natifs de La Croix Comtesse.



1 : On combattu à Craonne : **Bordier Pierre** (18^{ème} R.I.), **Gourçon Firmin** (24^{ème} R.A.C.) et **Gauvin Ludovic** (24^{ème} R.I.).

2 : A combattu à La Caverne du Dragon : **Gauvin Ludovic** (24^{ème} R.I.).

3 : A combattu à Cerny-en-Laonnois : **Moine Paul** (136^{ème} R.I.). **Mort pour la France.**

4 : Ont combattu à Braye-en-Laonnois : **Gauvin Clément** (4^{ème} B.C.P.), **Mort pour la France**, et **Moine Paul** (136^{ème} R.I.), **Mort pour la France.**

5 : A combattu à Paissy : **Juttard Henri Diogène** (70^{ème} R.T.S.). **Mort pour la France.**

6 : A combattu à Berry-au-Bac : **Blay Alfred** (151^{ème} R.I.).

7 : Le soldat territorial, **Beaumont Ernest, Adrien**, natif de La Croix Comtesse, âgé de 42 ans, se trouve avec le 112^{ème} R.I.T, en position de soutien logistique, comme le démontre la rédaction de son journal de marche rédigée en l'année 1917. Les extrémités de la flèche de couleur rouge indiquent les villages de Cys-la-Commune (situé près de l'Aisne) et celui de Braine.

Extrait de son journal de marche : **1917** : Entré dans l'Aisne le 4 février, auprès de Braine. Eté en permission, le 12 février, entré le 24. Parti à Cys-la-Commune, le 15 avril, ayant d'un côté Vailly, de l'autre Soupir.

Parti de l'Aisne, le 3 juin, pour se rendre dans un patelin qu'on appelle Chernoise (Seine et Marne), au repos, etc.

L'historique du 112^{ème} R.I.T. indique que le régiment est en position sur le département de l'Aisne pour : travaux en gares de Braine, Bazoches, Fère-en-Tardenois, garde des stocks de munitions, travaux préparatoires à l'offensive du Chemin des Dames d'avril. Passe par Soupir, cour de Soupir (avril), Cys-la-Commune et Ostel.

Le 112^{ème} rejoint les Vosges, en juin 1917 et y restera jusqu'en mars 1918. Il participera aux travaux agricoles en juin 17. La bataille du Chemin des Dames fut le théâtre d'un des drames les plus effroyables de la première guerre mondiale.

L'offensive française, lancée le 16 avril 1917 sur l'Aisne, aboutit à la perte de plus de 100 000 hommes en quelques jours, et cela sans résultat notable, sinon un petit gain de terrain.

Héroïques, les unités engagèrent la bataille et se rendirent vite compte qu'elles avaient été envoyées au casse-pipe par le général Nivelle. Des mutineries dans de nombreux régiments éclatèrent.

Une commission d'enquête fut constituée par le gouvernement pour examiner le cas des quatre généraux limogés : Nivelle, Mangin, Micheler et Mazel.

Mais les Poincaré (président de la République de 1913 à 1920, les Briand (onze fois président du Conseil) qui avaient choisi Nivelle n'étaient-ils pas aussi coupables ?

Des bleuets par milliers



Une exceptionnelle mise en mémoire du paysage.

Quand les hommes de la classe 14 furent mobilisés, en septembre, ils avaient juste vingt ans. On les appela les « biquets ». En décembre, ceux de la classe 15 ne furent point baptisés.

Ceux de la classe 16 furent incorporés en avril 1915 et dénommés les « Marie-Louise ».

La plupart de ces garçons reçurent le baptême du feu à Verdun.

Ceux de la classe 17 furent appelés en janvier 1916. 16.000 montèrent au feu du 20 au 31 octobre, 7.000 du 10 au 30 novembre, mais la plupart « fêtèrent » leur vingtième printemps au Chemin des Dames. On les appela les : « Bleuets ». Ce qui fut le cas de notre crucicomtesse du nom de : Henri Diogène JUTTARD.

Le temps d'un été



Pendant l'été 2007, on a pu voir sur près de 20 kilomètres, de la Nationale 2, à Craonne, un ruban bleu de 12 mètres de large tout au long, côté sud, de la route départementale 18 CD, plus connue sous le nom de Chemin des Dames. Un ruban de bleuets, ou plus exactement de centaurées cyanus, la variété cultivée du bleuet sauvage.



Cette particularité florale fut créée pour rendre hommage à tous ces bleuets (soldats) ayant combattu au chemin des dames.

En 1918, la fin de la « Grande Guerre » laisse derrière elle plus de 20 millions de blessés et d'invalides dont certains, gravement mutilés, ne peuvent plus travailler.

Ainsi, dans l'immédiate après-guerre, toutes les énergies sont mobilisées par la reconstruction qu'elle soit économique, humaine ou matérielle et, outre les dispositifs mis en place par l'Etat, naissent des initiatives de solidarité privées ou associatives de toutes sortes.

C'est dans ce contexte que le Bleuet de France voit le jour.

Aux origines du Bleuet de France, deux femmes de leur temps à l'écoute des souffrances de leurs contemporains : Charlotte Malletterre (fille du commandant de l'Hôtel national des Invalides) et Suzanne Leenhardt, toutes deux infirmières au sein de l'Institution et qui souhaitaient venir en aide aux mutilés de la Première Guerre en créant dès 1925 un atelier pour les pensionnaires des Invalides dans lequel ils confectionnaient des fleurs de Bleuet en tissu pour reprendre goût à la vie et subvenir en partie à leurs besoins par la vente de ces fleurs.

Cette fleur sauvage est choisie pour incarner le symbole national du Souvenir mais pourquoi ? Plusieurs hypothèses existent :

Ce serait un héritage des tranchées, un souvenir de ces jeunes nouveaux soldats arrivés dans leurs uniformes bleu horizon et baptisés « bleuets » par leurs aînés dénommés « Poilus ».

Ce qualificatif de bleuet sera décerné par la suite aux nouveaux arrivants issus de la conscription (*les bleus ou plus familièrement « les bleubites »*). Avec toutes mes excuses pour la gence féminine pour cette appellation d'origine militaire. Une fleur des champs dans le chaos des hommes puisque le bleuet et le coquelicot, malgré l'horreur des tranchées, ont continué de pousser sur les champs de bataille.

Aujourd'hui, la vocation du bleuet de France perdure et l'œuvre agit sur de nouveaux fronts en favorisant, aux côtés des actions sociales traditionnelles, la **transmission de la mémoire** comme véritable vecteur de la solidarité entre les générations. Héritier d'une tradition de soutien aux victimes des conflits de notre siècle et notamment face au terrorisme, le bleuet est aujourd'hui le lien entre l'armée et la nation. Le bleuet mobilise aussi bien le monde militaire que le monde civil. Oublier, c'est renier le passé et il n'y a pas d'avenir sans passé.

Un million de soldats furent massés sur une trentaine de kilomètres, entre Soissons et Reims, pour escalader une petite hauteur et prendre possession du « plateau de Californie ». Cette offensive se solda par un véritable fiasco.

La censure appliquée sur les médias de l'époque pour gommer l'ampleur du désastre fut totale.

Aujourd'hui même, le nombre de morts reste un mystère. « vraisemblablement entre 40.000 et 50.000 la première semaine » ose l'historien André Loez.

Quelques 250.000 pertes humaines au total. Un chemin de drames.

Cet échec fut celui du haut commandement français, tellement certain de son succès qu'il n'avait pas prévu de plan sanitaire.

En mai 1917, un mois après l'offensive ratée, les premières mutineries de masse secouent l'armée française.

« A bas la guerre », crie-t-on dans les régiments qui menacent de marcher sur Paris. Plus de 500 soldats ont été condamnés à mort et une trentaine furent exécutés.

Contrairement aux autres lieux de la grande guerre, aucun monument national de la grande guerre ne fut érigé au Chemin des Dames. Ce n'est qu'en 1951, à Cerny-en-Laonnois (où fut tué le soldat Moine Paul, natif de La Croix Comtesse), que sera édifiée une petite chapelle.

Après guerre, les familles, seules, ont pris en main le souvenir. Sur toute la longueur de la crête, des stèles individuelles ont été érigées en la mémoire de soldats disparus.

Mais au fil des ans, déplacées par les tracteurs, oubliées des descendants, la plupart ont finies remisées sur un parking de station service de la nationale 2.

Les tombes isolées, mais aussi les cimetières provisoires, en particuliers ceux aménagés par les Allemands pendant la guerre où avaient été enterrés des combattants de toutes nationalités, ont été remplacés par des cimetières par nationalités. Dans le même temps, était accordée aux familles françaises la possibilité d'exhumer les corps de leurs défunts morts pour la France. Cette restitution aux frais de l'Etat a concerné environ 20% des morts français enterrés au Chemin des Dames.

De nombreux cimetières communaux conservent cependant une ou plusieurs tombes de soldats français ou britanniques. Autre signe de cette mémoire dans l'ombre, aucun chef d'état, en cent ans, ne s'était rendu à Craonne. Le président de la république François Hollande a marqué de sa présence le centenaire de cette bataille, en 2017, lequel a souhaité une cérémonie sombre et presque intime.

La Charente-Maritime n'a fait l'objet d'aucun fusillé pour refus d'obéissance constaté au cours de la bataille du Chemin des Dames. Des condamnations à mort furent prononcées au cours du conflit et exécutées envers des soldats du département parmi les autres années de guerre, mais pour d'autres motifs.

Ils attendaient le signal de l'inutile assaut



Le mont des singes se situe à l'ouest du village de Craonne à une trentaine de kilomètres (ci-dessus).

En zone allemande à partir de septembre 1914, le Mont des Singes se retrouve en première ligne au printemps 1917. C'est une des clefs de la réussite de l'offensive Nivelle à l'Ouest du Chemin des Dames. - La 3e Division d'Infanterie Coloniale attaque le Mont des Singes le 16 avril 1917 au matin à partir du Bois Mortier. Elle parvient à s'en emparer au prix de pertes terribles, mais doit se retirer dans la soirée malgré les ordres de tenir la position coûte que coûte. Un statu-quo précaire se met progressivement en place, pendant plusieurs mois. Le Mont des Singes devient français après la victoire de La Malmaison, le 23 octobre 1917. Repris par les Allemands fin mai 1918, il est à nouveau le lieu de durs combats mi septembre, lors de la contre-offensive française.

Sergent Henri Diogène JUTTARD et soldat Paul Louis Antonin MOINE, tombés au Chemin des Dames, face à l'ennemi, par ce récit, la commune de votre naissance vous rend un hommage, ô combien mérité, en l'année commémorant le centenaire de votre disparition et de la sanguinaire et très contestée offensive du Chemin des Dames.

Le bleuet, le myosotis blanc et le coquelicot



Symboles floraux des armées en présence

Le bleuet pour la France (*en souvenir de ses poilus vêtus de bleu*)

Le myosotis blanc pour l'Allemagne (dans le langage des fleurs : *ne m'oublie pas*)

Le coquelicot rouge pour les Anglophones (*était la première plante à repousser sur le sol dévasté*).

Je dédie ces quelques mots aux milliers de soldats tombés pour que nous restions debout

Je viens d'achever l'écriture de ces témoignages douloureux.

Je lève mon regard vers la fenêtre de mon bureau, la nature de novembre s'offre à moi avec ses couleurs automnales, ayant pour fond le clocher de l'église de La Croix Comtesse.

Un silence assourdissant succède au fracas de l'histoire que je viens de rédiger. Il accompagne cette nature qui s'éteint doucement afin de mieux renaître, et, vient alors, le temps de se remémorer, en ce mois de novembre, les trois fleurs symboliques parées de leurs couleurs, célébrées en ce mois, symboles mémoriaux du devoir et du sacrifice.

Bleu comme le ciel au printemps qui nous inspire à vivre le don de la renaissance.

Blanc comme la neige éternelle, symbole de pureté.

Rouge comme le ciel au couchant qui fit dire, avec prémonition, aux familles de poilus du Nord et de l'Est de la France, que c'était le reflet du sang versé au front.

Mais la nature renaît à chaque printemps, comme une revanche sur le passé, et avec elle ces trois fleurs symbole d'immortalité.

Ces soldats de l'apocalypse sont partis dans le plus effroyable des orages mortifères, témoins de ce que l'humanité a de plus implacable.

Que l'arc en ciel survenant après l'orage, paré de ces trois couleurs, accompagne par un vœu sacré, les soldats tombés où disparus, vers notre conscience collective du souvenir.

Et alors, surgiront ces trois fleurs qui renaîtront à chaque année, rappelant la nécessité de ne pas oublier.

Mamie - Oncles

Je dédie ce poème (ci-dessous) à ma grand-mère maternelle Mathilde DUBÖEL (veuve SADIN, en 1913), à ses fils (mes oncles), Maurice Louis SADIN - 1895-1915 (tué à l'ennemi, sans tombe identifiée dans la Marne et présumé inhumé comme inconnu dans l'un des ossuaires de la Nécropole Nationale de la Crouée, à Souain (Marne) – Pierre Antoine SADIN, blessé au combat (1914), puis remis aux armées et prisonnier de guerre (1915 -1918), et enfin, Georges Léopold SADIN, prisonnier de guerre (1914 -1918), n'est jamais rentré, a épousé une allemande de Basse-Saxe et a opté pour la nationalité allemande, en 1930.

Ces vies fracassées furent un destin pour l'un, volonté suprême pour les autres. Mais toutes furent accomplies dans ce qu'ils pensaient être leur devoir.

Mon enfant

A peine 18 ans,
Et te voilà parti ...
J'ai mal en dedans,
J'ai peur pour ta vie.
Tu m'as demandé
De ne pas m'en faire.
Tu m'as même juré
Qu'elle serait courte, cette guerre.
Je crains le pire
Et je retiens mes larmes
Quand je te vois partir
Fier, avec ton arme.
Reviens mon fils, reviens
Cette guerre te tuera ...
Quand ta vie elle fauchera
Sans toi je ne serai plus rien

1914

J'avais juste 19 ans
Quand j'ai reçu ma lettre
J'étais fier et pourtant
J'avais peur de promettre
De promettre de revenir
Sain et sauf à mes parents
Qui, me voyant partir,
Étaient tout larmoyants.
Qu'allai-je donc devenir
Loin d'eux, loin de ma vie?
Et comment allais-je agir,
Seul, face à l'ennemi?
Papa, maman, je vous aime
Mais je dois partir
Maudit soit ce système
Qui va m'anéantir

Les tranchées

De la boue, de la boue
Sur mes mains, sur mes joues
La nuit, le jour, à toute heure
Je n'en peux plus, quel malheur.
Tirs d'obus ou tirs de canons,
Et le gaz moutarde, notre démon
La nuit, le jour, à toute heure
Je n'en peux plus, quel malheur.
Manque de nourriture et d'hygiène
Et la mort quotidienne.
La nuit, le jour, à toute heure
Je n'en peux plus, quel malheur.

Poésie de fabienne **BERTHOMIER**

Documentations :

Offensive Nivelle au Chemin des Dames : www.crid1418.org/doc/textes/ChMem/JFJ_CDD.

Historyweb - Parcours des régiments : www.chtimiste.com/regiments/regiments2.htm

Mémoire des hommes : journaux de marche des régiments

Site web : www.bleuetdefrance.fr/ewb_pages/histoire-oeuvre-et-de-la-fleur.php.

Poème : Boutdegomme.fr/poesie-la-guerre-14-18

Au fil des mots et de l'Histoire

Archives familles SADIN

Maurice Louis DUBOIS-SADIN, porte drapeau intérimaire de la commune de La Croix Comtesse